

ObsolèteS

Création 2018 pour l'espace public
Cie Gravitation/ Cie A demain j'espère



Définition : Qui n'est plus utilisé, qui n'a plus cours. L'obsolescence est le fait pour un produit d'être dépassé, et donc de perdre une partie de sa valeur en raison de la seule évolution technique, même s'il est en parfait état de fonctionnement. ...

Présentation de la compagnie A demain, j'espère

Difficile de définir une toute nouvelle compagnie même si ses membres comptent déjà pas mal de kilomètres au compteur. Nous venons entre-autres de la compagnie Gravitation dans laquelle certains d'entre nous ont œuvré pendant près de 25 ans.

Nos esthétiques sont emprunts de réflexion sur l'utopie, la coopération et le travail en rue. Ces histoires artistiques, ces histoires de vie nous amènent aujourd'hui à la création d'un collectif : La compagnie A demain j'espère.

A demain j'espère sera à n'en pas douter un collectif de créations culturelles. Pour nous la dimension collective est primordiale. Elle est au cœur de notre envie de coopération, que chacun trouve sa place dans des projets culturels.

Si nous parlons de créations culturelles et non pas artistiques c'est bien à dessein. Une petite recherche dans les dictionnaires, sur internet ou une prospection auprès de gens divers et variés tendent à prouver qu'il n'existe aucune définition de l'art sur laquelle on pourrait s'accorder

Nous ne sommes pas des amateurs de concept mais bien d'expérience. Dans les spectacles, nous créons une expérience avec le spectateur... On le sollicite, on le bouscule sans pour autant apporter une réponse ou une pensée dogmatique.

Dans nos spectacles, nous souhaitons que le spectateur se frotte à des personnages complexes, ambiguës, sensibles, à l'image de nos rencontres.

Nous voulons nous adresser au plus grand nombre, prendre le mot culture dans son acceptation large, c'est-à-dire un objet au travers duquel une population donnée peut se reconnaître et se réunir.

Au départ

Au départ, il y avait une envie de traiter de la misère, en écho aux multiples actions que nous avons mené avec des publics dit désaffiliés. Au fil des années, un petit groupe d'irréductibles s'est formé autour de nous, une dizaine de personnes, pour la plupart bénéficiaires du RSA ou handicapés. Nous les avons associés du mieux que nous avons pu à la dynamique de la compagnie et 3 spectacles ont vu le jour. Le dernier, « Tout doit disparaître ou Tribune de la décroissance et du déterminisme », fruit de 2 ans d'écriture avec le groupe, du fait des ennuis de santés de certains et du décès de 3 des comédiens s'est arrêté au bout de 4 représentations. Cette série de deuils a marqué la fin d'une aventure humaine qui nous nourrissait depuis plus de 10 ans.



Ceci nous a amené à l'envie de créer un nouveau spectacle que nous avons dénommé ObsolèteS.

La notion d'obsolescence s'applique généralement aux objets usuels, rarement aux personnes. Elle nous semble englober une réalité plus vaste que celle de la misère, en cela qu'elle pose la question de l'utilité. Elle s'applique aussi bien au chômeur, qu'à l'ouvrier qui ne trouve plus de sens dans son travail, ou encore....

« Je fonctionne encore bien, j'ai développé des savoirs faire, mais je ne sers plus à rien, je suis obsolète. »

La question de l'obsolescence appliquée à un individu doit être mise en parallèle avec la société dans laquelle il vit.

Est-ce que notre système jette et recycle les humains comme on le ferait avec un smartphone, au prétexte qu'il ne correspond plus aux critères de l'entreprise, de l'employabilité ou des nouvelles normes en vigueur ?

Nous n'opposons pas nécessairement le système (sorte de big brother décomplexé) d'un côté et l'humain de l'autre.

Nous avons bien évidemment des présupposés, sinon des préjugés que nous tenterons de mettre de côté, dans la mesure du possible afin de ne pas influencer sur les rencontres que nous ferons tout le long du processus de création.

Un bénéficiaire du RSA nous intéresse autant qu'un travailleur social, un employé de la poste ou d'orange, autant qu'un artisan, qu'un patron d'une PME ou d'une entreprise cotée en bourse, un sociologue bourdieusien autant qu'un économiste keynésien. Les dispositifs sociétaux aussi bien qu'entrepreneuriaux nous intéressent autant que ceux qui les mettent en place ou les vivent.

Il y a aussi les chômeurs heureux (Pierre Karl leur avait consacré son film « Attention danger travail »), les hors systèmes ou système D, ceux qui contournent, les alternatifs, les marginaux, ceux qui se trouvent une utilité là où ça les intéresse...

Vous l'aurez compris, donc, notre processus de création implique que nous rencontrions, du moins dans un premier temps des personnes liées à la thématique du spectacle. Notre spectre est volontairement assez large, l'objectif étant pour nous de récolter un maximum de matière afin de nourrir et la dramaturgie et les personnages.

Du smartphone à Marlène, une analogie pas si tirée par les cheveux que ça

Prenons l'exemple d'un smartphone. Tu as acheté le dernier cri du moment, 4 go de ram, processeur ultra puissant très bien placé dans les benchmarks, double capteur photo, dernier système d'exploitation en date, lecteur d'empreinte digital ultra réactif... Tu as consulté les tests sur internet, il ne s'agirait pas de se faire avoir. Il te réjouit les six premiers mois, mais voilà que sort un nouveau smartphone dernier cri qui lui est à jour avec le dernier système d'exploitation en date, plus fin, un peu plus puissant, encore meilleurs en photo, icônes rafraichis...

D'un coup, le tien de smartphone te semble vieux, il tourne au ralenti. Il marche encore pas trop mal mais déjà tu en prends moins soin, tu le jettes sur la table en rentrant chez toi, plusieurs fois tu manques le lâcher dans les toilettes. Secrètement tu te mets à rêver qu'il lâche histoire de pouvoir acheter l'autre, celui que tu guettes depuis des semaines en toute bonne conscience. De toute façon tu as lu que la durée de vie maximum pour ce type d'appareil, c'est 3 ans. Au bout de 3 ans il y a quelque chose qui lâche, ou un nouveau firmware sort qui ne sera plus compatible avec ton hardware.

Fondamentalement ton ancien téléphone fait tout ce qu'il y a dans le nouveau mais un peu moins bien, un peu moins vite. Déjà il peine à faire tourner les dernières applications les plus gourmandes. Bientôt tu ne pourras plus faire de mises à jour. Tu ne seras plus à la page, tu auras un train de retard. Non seulement ton smartphone sera obsolète mais toi aussi.

Maintenant, remplaçons le smartphone par Marlène.

Marlène représente la partie hardware de l'engin, autrement dit la partie physique. Marlène, à la fin des années 80 a développé une compétence certaine dans le développement photo. Tu sais, celui qui se faisait dans une chambre noire. Cette compétence, c'est une partie logicielle de Marlène qui va lui permettre de postuler puis d'accéder à un poste chez Photostation à la mi-temps des années 90. Déjà, la chambre noire est remplacée par une machine. Qu'importe, Marlène va se former et apprendre à se servir de cette machine, elle met à jour son logiciel. La compétence d'avant, celle qui consistait à développer des photos dans une chambre noire ne lui sert plus à rien, du moins dans le cadre de son travail.

Mais voilà qu'à la fin des années 2000 Photostation est racheté par Orange. Dans un premier temps, la machine qui se tenait dans l'arrière-boutique et dont seule Marlène était habilitée à se servir, cette machine donc, est remplacée par une autre machine plus simple et en libre-service. Et voilà qu'au lieu de développer des photos, Marlène se met à vendre des téléphones. Le système d'exploitation, celui qui permettait à Marlène de faire fonctionner sa partie logicielle (ses compétences) a changé.

A partir de là rien ne va plus. Elle-même n'a pas de smartphone et n'en veut pas, elle mélange les marques et conseille le client au petit bonheur la chance. Marlène devient has been. On la considère comme l'une des pires employées d'Orange.

Marlène, c'est un peu comme le téléphone à clapet, celui-là, increvable, qui ne sert qu'à passer et recevoir des appels, celui-là qu'on garde dans un tiroir au cas où notre superbe iphone 6 viendrait à nous lâcher inopinément. La direction régionale l'envoie régulièrement en séminaire. Ici la mise à jour s'effectue au niveau de la relation client, pas du tout au niveau des connaissances qui lui permettrait d'apporter des conseils appropriés.

«On est en guerre. De l'autre côté, il y a Bouygues et SFR. Vous devez être concurrentielle. Il faut tuer le client. Une mamie qui vient pour un renseignement doit repartir avec un nouveau smartphone, les accessoires et l'assurance qui vont avec. Vous travaillez pour nous, vous êtes une killeuse. »

L'honnêteté de Marlène ne remplit pas les critères de la boîte. Alors en silence, elle souffre. Elle a la boule au ventre, n'est plus en capacité même d'imaginer une quelconque échappatoire.

Celle qui développait brillamment des photos dans sa chambre noire est devenue obsolète. Elle ne marche plus avec le nouveau système d'exploitation.

Cette analogie est incomplète. On a vu que le smartphone est Marlène. D'accord ? Mais alors nous, nous qui achetons le smartphone qui sommes-nous par rapport à Marlène ? Et celui qui met le smartphone dernier cri sur le marché qui est-il ?

De façon extrêmement simplifiée, on pourrait dire que celui qui met le smartphone dernier cri sur le marché, c'est les riches, ceux qui font le système, sorte de big-brothers décomplexés qui nous appâtent, nous charment, nous poussent en avant vers l'idée du progrès.

Et nous qui achetons le smartphone dernier cri, nous sommes le reste de la population, « les pauvres », les clients de Marlène, ceux qui gueulent après elle parce que leur appareil est en panne, ceux qui achètent de la bouffe toute faite, aussi bien que ceux qui consomment bio en pensant représenter la marge du système.

Nous sommes le paysan qui travaille à perte suite à l'arrêt des quotas laitiers et qui ne peut plus rembourser son tracteur dernier cri, celui avec la clim et les airbags, l'artisan qui maudit ces fainéants de chômeurs, l'intermittent du spectacle qui cherche à faire ses heures, le prof qui ne travaille que 18 heures par semaines selon certains, le moyen qui est en guerre contre le petit... Nous sommes cette humanité qui se débat dans ses propres contradictions.

Bref, nous, nous sommes ceux qui font que le système marche, qu'on le veuille ou non.

Oui, c'est une vision assez manichéenne du monde dans lequel on vit. Et alors ?

Il y a les pauvres et les riches. Les riches se serrent les coudes pendant que les pauvres se déchirent, aussi simple que ça.

Fin de l'analogie.



Dominique Willy

ObsolèteS, un spectacle ?

A la compagnie A demain j'espère, dans la lignée de nos précédentes créations au sein de la Compagnie Gravitation, nous avons rêvé celle-ci comme une expérience à vivre pour le spectateur. Cela fait déjà bien longtemps que nous avons aboli les règles du 4^{ème} mur. Nous ne sommes pas les premiers et nous ne serons pas les derniers. Nous avons envie d'une certaine forme de promiscuité avec les spectateurs, que chacun sorte un peu de sa zone de confort habituelle.

Pour « Mr Kropps, l'utopie en marche » et pour « Label vie », vous êtes membres d'une coopérative spécialisée dans la vente et l'embellissement de ronds-points. Dans le premier vous vous apprêtez à vivre et travailler ensemble et devrez statuer sur la taille de vos habitations. Dans le deuxième vous devrez lors d'une RRH (Réunion de Régulation Hebdomadaire) décider si la valeur travail doit primer sur la volonté d'expérimentations et résoudre des problèmes d'égos. Dans ces deux spectacles le spectateur interagit avec les comédiens et peut influencer sur le déroulement de la soirée.

De la même façon, dans ObsolèteS nous sommes dans le temps présent, c'est-à-dire que le spectacle dure le temps du rassemblement, pas d'ellipse ni de flash-back. Dans cette forme un comédien ne peut interpréter qu'un seul personnage.

ObsolèteS, un scénario simple

Nous sommes 5, 3 femmes, 2 hommes, qui se sont réunis pour agir. Nous sommes les membres fondateurs du « mouvement », enfin nous n'avons pas encore vraiment de nom....

Nous nous définissons comme un mouvement d'éducation populaire, sorte de mixte des « Nuits debout », d'associations type ATTAC et des mouvements des années 60.

Nous voulons éveiller les consciences, pousser le peuple à agir. Notre arme, le théâtre. Nous avons de la volonté, nous avons des idées, nous avons réfléchi à des déclencheurs artistiques pour libérer la parole, mais voilà nous sommes nous, plein de fragilités, d'espoir et de maladresse. On doit faire quelque chose mais quoi ? Comment ? La parole est libre...



Dominique Willy

Dossier de presse

« On lâche rien ! » entonnent Alexis HK et les Saltimbanks. Une enceinte pourrie crache le fameux air des manifs. Difficile dans ce gloubi-boulga globalisé qu'est devenu notre monde de croire encore la lutte possible. Quel discours tenir? Quelle forme, la résistance pourrait-elle revêtir? Les comédiens cherchent des solutions. Issus de la compagnie Gravitation/ A demain, j'espère, ils sont deux hommes et trois femmes à avoir fondé ce nouveau collectif théâtral. Bien décidés à en conserver l'esprit participatif, ils poursuivent leurs rêves de lendemains qui chantent, comme en témoigne leur nom, *A demain, j'espère*, inspiré de la dernière réplique du film de Chris Marker tourné en 1967 à la Rodiacéta de Besançon. Cette œuvre avait provoqué la naissance du groupe Medvedkine, avec des ouvriers qui, épaulés par le cinéaste, avaient osé filmer leurs conditions de travail et diffuser leurs propres réalisations. La phrase *A bientôt, j'espère*, lancée face caméra, déclarait la guerre au patronat. Le ton est donné! On l'aura compris, ici, pas de dominant (enfin... on essaie !). Dans la lignée des mouvements des années soixante donc, mais aussi de l'éducation populaire, d'associations comme ATTAC ou des rassemblements type Nuit Debout, on s'intéresse au cheminement et à l'efficacité de la pensée collective. En ligne de mire, le public : s'interroger sur sa place et sa participation, s'adresser au plus grand nombre, recréer une agora qui permette d'échanger et de penser ensemble.

Le festival Salins-sur-Scènes, niché dans un écrin de collines jurassiennes et organisé par les Urbaindigènes, une troupe de théâtre de rue acrobatique, offre un cadre idéal, bucolique et familial, à cette toute fraîche création. Sur une placette, dans les hauteurs de la ville, une réunion publique peine à débiter. Vraie consultation ou mystification ? Des gradins en bois et en hémicycle font face à une grande tablée que reconnaîtront tous les habitués des lieux alternatifs : gobelets en plastique, mauvaise bière, rouleau de scotch, cartons de récupération, paquet de confiseries au soja bio, impatience des participants qui tirent à qui mieux-mieux sur leur cigarette électronique. L'installation progressive feint l'à-peu-près et brise le quatrième mur, en sollicitant directement les spectateurs.

Les derniers bancs sont installés à vue et la charte affichée. 1. La parole est libre. 2. Tout le monde peut ajouter un point à la charte. 3. Si tout le monde s'y met, personne ne se fatigue... Et c'est parti pour la réunion ! Esthétique vériste à mourir de rire : vrais prénoms des comédiens, recherche d'un nom à donner au mouvement, avec vote épique, inévitable coupage de cheveux en quatre, crises de nerfs... Les tics langagiers et gestuels des altermondialistes et autres militants sont à la fête. Tout ici est millimétré pour qu'on y croie, jusqu'aux larsens. Du faux improvisé et du théâtre pauvre comme aiment à feindre le pratiquer Les Chiens de Navarre ou d'autres compagnies de théâtre de rue. Le sujet : l'obsolescence des choses et des êtres. Ou comment lutter contre le grand capital qui bouffe la planète et nos énergies individuelles. On taira les superbes trouvailles de la troupe jamais à court de séquences pédagogiques pour relancer le débat. Mais on peut vous assurer que « c'est hyper fort », comme dirait un des personnages caricaturaux, et pourtant si pertinents, de cette fine équipe. On y vulgarise du Bourdieu et *Le Monde Diplo* de l'année dernière pour réfléchir au système libéral qui rend nos vies si pathétiques.

Ce spectacle, jusque dans son humilité et son ironie, paraît révélateur du découragement des citoyens et des milieux artistiques : condamnés à toujours chercher comment dire la nécessité de comprendre les migrants, de sauver notre environnement, de lutter contre le cynisme du pouvoir et les multinationales qui nous détruisent littéralement.

Les mots semblent usés, les sonnettes d'alarme tirées depuis si longtemps... A quoi bon agir ? Et pourtant! Avec ce dispositif auto-réflexif et drolatique, *ObsolèteS* tape là où ça fait mal et où résident encore les possibles. Très attachants, pas démagos (de nombreuses scènes bien saignantes rendent le public hilare !), interrogeant jusqu'à la peine de mort pour les patrons du CAC 40, les cinq acteurs se montrent nos compagnons d'infortune. Traversés par des doutes, névroses, mauvais sentiments, et bonnes intentions, ils exhibent leur impuissance avec humanité. Les spectateurs sentent bien qu'ils sont vraiment convoqués... jusqu'à la surprise finale ! Le rythme varie au gré de sollicitations du public qui sont autant de prises de risques et d'ouvertures, parfois bancales ou décalées, forcément.

Le sketch sur la fameuse «part du colibri», quelle réussite ! Naïve volonté de faire au mieux, esthétique de bric et de broc, énergie fabuleuse et sincère... Il concentre tout l'esprit de la lutte écologique et du faux amateurisme de la compagnie qui aboutit, l'air de rien, à des réflexions très fines (les déboires de Pierre Rabhi ne sont jamais nommés, mais on y pense... Comme on sourit à l'écoute de Renaud: « On les a récupérés, oui, mais moi, on m'aura pas» !). Bien vu cette confiance en l'esprit critique du public ! Les comédiens en grande forme, mouillent le maillot dans des rôles criants de vérité. Voilà du vrai spectacle populaire, vivifiant et provocateur : un beau boulot collectif !

Stéphanie Ruffier in le « Théâtre du blog, en date du 3 octobre 2018 »

<http://theatredublog.unblog.fr/2018/10/03/obsoletes-par-Gravitation/> A demain, j'espère-a-demain-jespere

Mentions obligatoires :

Production : Cie Gravitation/ Cie A demain j'espère

Coproductions : l'Abattoir CNAREP de Chalon/Saône//Animakt, lieu de fabrique pour les arts de la rue, de la piste, et d'ailleurs// l'Atelline, lieu d'activation arts et espace public//La Vache qui Rue, lieu de fabrique pour artistes de rue

Création collective de et avec Olivia David-Thomas, Catherine Fornal, Martine Girol, Martin Lardé, Fabien Thomas

Calendrier 18/19 :

14 septembre 18 : La Fraternelle, Saint-Claude

29 septembre 18 : Festival arts de rue, Salins

6 et 7 octobre 18 : Festival du Bitume et des Plumes, Besançon

23 novembre 18 : CNAR L'Abattoir

14 et 15 décembre 18 : tournée Diagonale avec Résurgence et Rudeboy Crew

19 avril 19 : La Vache qui Rue, Lons-Le-Saunier

25 avril 19 : L'Atelier Piscine, Dunkerque

+ pistes en cours

Contacts Administratifs :

Association Cie A demain, j'espère
10 avenue de Chardonnet
25000 Besançon

<https://www.ademainjespere.com/>

ademainjespere@gmail.com

Production
Karine Lesueur
productionademainjespere@gmail.com
06 87 36 92 57